

Portraits croisés : La Rochefoucauld, Cardinal de Retz

par Monique Kantorow

1. Portrait du Cardinal de Retz par La Rochefoucauld, Juin 1675, Appendice aux *Événements de ce siècle*, Maximes, édition Garnier, 1967, p. 241. Le texte, un peu différent, dont nous nous servons, est celui qui est reproduit dans les *Mémoires du cardinal* (I, p. 133-134).

Paul de Gondi, cardinal de Retz, a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'ostentation que de vraie grandeur de courage. Il a une mémoire extraordinaire : plus de force que de politesse dans ses paroles ; l'humeur facile, de la docilité et de la faiblesse à souffrir les plaintes et les reproches de ses amis ; peu de piété, quelques apparences de religion. Il paraît ambitieux sans l'être ; la vanité, et ceux qui l'ont conduit lui ont fait entreprendre de grandes choses, presque toutes opposées à sa profession ; il a suscité les plus grands désordres de l'Etat, sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir, et bien loin de se déclarer ennemi du cardinal Mazarin pour occuper sa place il n'a pensé qu'à lui paraître redoutable, et à se flatter de la fausse vanité de lui être opposé. Il a su néanmoins profiter avec habileté des malheurs publics pour se faire cardinal ; il a souffert la prison avec fermeté, et n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse. La paresse l'a soutenu avec gloire, durant plusieurs années, dans l'obscurité d'une vie errante et cachée. Il a conservé l'archevêché de Paris contre la puissance du cardinal Mazarin ; mais après la mort de ce ministre, il s'en est démis sans connaître ce qu'il faisait, et sans prendre cette conjoncture pour ménager les intérêts de ses amis et les siens propres. Il est entré dans divers conclaves, et sa conduite a toujours augmenté sa réputation. Sa pente naturelle est l'oisiveté ; il travaille néanmoins avec activité dans les affaires qui le pressent, et il se repose avec nonchalance quand elles sont finies. Il a une grande présence d'esprit, et il sait tellement tourner à son avantage les occasions que la fortune lui offre, qu'il semble qu'il les ait prévues et désirées. Il aime à raconter ; il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent par des aventures extraordinaires, et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire. Il est faux dans la plupart de ses qualités, et ce qui a le plus contribué à sa réputation est de savoir donner un beau jour à ses défauts. Il est insensible à la haine et à l'amitié, quelques soins qu'il ait pris de paraître occupé de l'une ou de l'autre ; il est incapable d'envie ni d'avarice, soit par vertu soit par inapplication. Il a plus emprunté de ses amis qu'un particulier ne devait espérer de leur pouvoir rendre ; il a senti de la vanité à trouver tant de crédit, et à entreprendre de s'acquitter. Il n'a point de goût ni de délicatesse ; il s'amuse à tout et ne se plaît à rien ; il évite avec adresse de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère connaissance de toutes choses. La retraite qu'il vient de faire est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie ; c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil, sous prétexte de dévotion : il quitte la cour, où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde, qui s'éloigne de lui.

2. Portrait de La Rochefoucauld par le Cardinal de Retz, *Mémoires I*, éditions Garnier, 1987, p. 374.

Il y a toujours eu du je ne sais quoi en tout M. de La Rochefoucauld. Il a voulu se mêler d'intrigue, dès son enfance, et dans un temps où il ne sentait pas les petits intérêts, qui n'ont jamais été son faible ; et où il ne connaissait pas les grands, qui, d'un autre sens, n'ont pas été son fort. Il n'a jamais été capable d'aucune affaire, et je ne sais pourquoi ; car il avait des qualités qui eussent suppléé, en tout autre, celles qu'il n'avait pas. Sa vue n'était pas assez étendue, et il ne voyait pas même tout ensemble ce qui était à sa portée ; mais son bon sens, et très-bon dans la spéculation, joint à sa douceur, à son insinuation et à sa facilité de moeurs, qui est admirable, devait récompenser plus qu'il n'a fait le défaut de sa pénétration. Il a toujours eu une irrésolution habituelle ; mais je ne sais même à quoi attribuer cette irrésolution. Elle n'a pu venir en lui de la fécondité de son imagination, qui n'est rien moins que vive. Je ne la puis donner à la stérilité de son jugement ; car, quoiqu'il ne l'ait pas exquis dans l'action, il a un bon fonds de raison. Nous voyons les effets de cette irrésolution, quoique nous n'en connaissions pas la cause. Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très-soldat. Il n'a jamais été, par lui-même, bon courtisan, quoiqu'il ait eu toujours bonne intention de l'être. Il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. Cet air de honte et de timidité que vous lui voyez dans la vie civile s'était tourné, dans les affaires, en air d'apologie. Il croyait toujours en avoir besoin, ce qui, joint à ses maximes, qui ne marquent pas assez de foi en la vertu, et à sa pratique, qui a toujours été de chercher à sortir des affaires avec autant d'impatience qu'il y était entré, me fait conclure qu'il eût beaucoup mieux fait de se connoître et de se réduire à passer, comme il l'eût pu, pour le courtisan le plus poli qui eût paru dans son siècle.

Bien après les épisodes mouvementés de la Fronde où ils s'opposèrent, au terme de leur vie, les deux adversaires s'affrontent encore par écrit.

Quelques brèves indications biographiques permettront de comprendre certaines allusions contenues dans ces portraits : ils sont nés la même année, 1613, ils meurent à un an de distance, Retz en 1679, La Rochefoucauld en 1680. Paul de Gondî, futur cardinal de Retz, est destiné à l'église en 1622, à la place de son second frère décédé. En 1638, il est reçu premier à la licence en Sorbonne. En 1643, année de la mort de Louis XIII, il est nommé coadjuteur de son oncle, archevêque de Paris. En 1652, en pleine Fronde, il s'entend avec la Reine et, en échange de son opposition à Condé, il obtient le cardinalat.

La Rochefoucauld, dont les titres de noblesse remontent au XII^e siècle, est marié à quatorze ans et demi, maître de camp à quinze ans et demi ; il s'attache à la cause de la Reine et se distingue par un coup d'éclat en tentant de l'enlever pour la soustraire aux persécutions de Richelieu ; il est embastillé pendant 8 jours. Après la mort du cardinal et de Louis XIII, il compte sur la faveur de la Reine, mais doit déchanter. Il participe à plusieurs campagnes, est blessé grièvement et, fin 1648, il rejoint le parti de la Fronde, aux côtés des Princes Condé et Conti, étant l'amant de leur sœur, Mme de Longueville.

Les deux hommes, appartenant à des camps opposés, sont amenés à s'affronter : l'un et l'autre participent avec des fortunes diverses aux combats, aux intrigues, aux négociations dont les années de la Fronde sont remplies. Un seul point les réunit : leur hostilité à Mazarin. Retz aurait voulu jouer son rôle. La Rochefoucauld méprise son habileté si éloignée de l'éthique aristocratique. Les portraits portent la trace de leur inimitié qui atteint son apogée à

l'été 1651. Le 21 août, après un vif échange entre le coadjuteur et Condé au parlement, La Rochefoucauld tente de faire étrangler Gondi entre les deux battants de la porte, mais on parvient à empêcher le meurtre. Retz raconte cet épisode tragi-comique dans la seconde partie de ses Mémoires.

L'échec de la Fronde et la victoire de Mazarin contraignent les deux adversaires à la retraite : l'action cède la place à l'écriture.

*
* *

Outre le portrait du cardinal de Retz, La Rochefoucauld a composé ceux de trois personnes seulement : Mme de Montespan, le comte d'Harcourt et son propre portrait. Cette rareté souligne l'importance du portrait de Retz. Il en existe en fait un autre, plus favorable au cardinal ; c'est, selon A. Bertière¹, ce dernier que Mme de Sévigné lui aurait montré. Mais il n'est pas impossible qu'il ait eu aussi connaissance du portrait que nous étudions, le plus connu, le plus sévère, et que ce soit à celui-là qu'il ait répondu. C'est ce dernier que nous préférons commenter.

Le texte de La Rochefoucauld est un chef-d'œuvre de composition subtile et de fausse objectivité. C'est d'abord à la fois un portrait moral et le bilan d'une carrière : de ce point de vue l'emploi des temps est intéressant. Mais c'est avant tout une entreprise de démolition. Le problème essentiel qui se posait à La Rochefoucauld est le suivant : comment exprimer son antipathie profonde à l'égard de Retz, donc faire un portrait charge, en évitant cependant l'accusation de parti pris systématique. Il a su habilement doser les éléments favorables et les éléments purement négatifs ; ces derniers bien sûr l'emportent dans l'ensemble, mais l'auteur peut d'autre part montrer qu'il a tenu compte des aspects positifs de la personnalité et de la carrière du cardinal. Le texte se présente donc comme un entrelacement subtil de traits favorables et de critiques : les premiers sont en quelque sorte étouffés sous la trame des seconds.

1. Portrait moral et bilan d'une carrière et d'une vie : le jeu des temps :

Le texte commence au présent : « Paul de Gondi a beaucoup d'élévation, etc. » jusqu'à la ligne 4. Puis les onze lignes suivantes introduisent le passé composé, et non, remarquons-le, le passé simple. Le présent est normal, car le cardinal est encore vivant et il s'agit de sa personnalité et de son caractère permanents. Mais, alors que le passé simple est le temps du récit pur, des faits appartenant à un passé mort, le passé composé, on le sait, est le temps du passé qui a une relation avec le présent, soit parce que le fait passé vient de s'achever (valeur de parfait), soit parce que ce fait éclaire le présent. C'est cette dernière valeur qui est en jeu ici et le présent concerné est le présent permanent ; les actions passées de Retz illustrent parfaitement les traits généraux : « ... il a suscité les plus grands désordres de l'État ...Il a su néanmoins profiter... Il a conservé l'archevêché de Paris...etc. ».

Le présent s'impose de nouveau quand le portrait revient à l'énumération des défauts : « Sa pente naturelle est l'oisiveté... », à l'exception d'une parenthèse concernant la désinvolture du cardinal menant grand train en s'endettant : « Il a plus emprunté de ses amis qu'un particulier ne pouvait espérer de leur pouvoir rendre... ». La concordance des temps amène naturellement l'imparfait, présent du passé.

Dans les dernières lignes, portrait moral et bilan se rejoignent et se combinent : « La retraite qu'il vient de faire est la plus éclatante et la plus fautive action de sa vie... ». Nous arrivons au terme de la carrière et de l'existence du cardinal : le présent devient un présent

1. A. Bertière, « A propos du portrait du cardinal de Retz par La Rochefoucauld. L'intérêt d'une version peu connue », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, LIX, 1959, pp. 313-341.

immédiat : « ... il quitte la cour où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde, qui s'éloigne de lui. ». C'est l'aboutissement normal de tout ce qui précède, traits généraux et actions passées, l'échec logique affirmé dans un énoncé épigrammatique.

2. Un portrait charge faussement objectif :

a. Le texte est ponctué d'éléments négatifs : une phrase assassine dans la deuxième moitié du texte (lignes 20-21) résume le portrait : « Il est *faux* dans la plupart de ses *qualités* et ce qui a le plus contribué à sa réputation est de savoir donner un *beau jour* à ses *défauts* ». Les mots que nous soulignons forment une antithèse renforcée par la rime : *faux/qualités* ≠ *beau jour/défauts* ; elle met en relief deux traits dominants : la fausseté et l'importance de l'apparence.

Les termes dénotant la fausseté et l'art de tromper reviennent régulièrement dans le texte : *cet homme d'église a peu de piété* (ligne 4), *il a entrepris de grandes choses presque toutes opposées à sa profession* (l. 5-6) *la fausse vanité* (l. 9), « Il est *faux* dans la plupart de ses *qualités* » (l. 20-21), « *La retraite (...)* est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie ; *c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil sous prétexte de dévotion* » (l. 27-28). Nous y ajouterons la construction oppositive : « plus d'*ostentation que de vraie grandeur de courage* » (l. 1-2).

Un second réseau de mots fait ressortir en écho le souci de l'apparence et la vanité : *ostentation* (l. 2), *quelques apparences de religion* (l. 4), *paraît* (l. 4), *vanité* (l. 5, 9, 25), *paraître* (l. 8, 23), *éblouir* (l. 19), *beau jour* (l. 22). Relevons en particulier le redoublement d'expression dans la suite : *il n'a pensé qu'à lui paraître redoutable*, et à se flatter de la fausse vanité *de lui être opposé* (l. 8-9). Une fausse vanité représente la quintessence de la vanité !

Que cachent ces belles apparences ? de quoi se fait-il vanité ? Quel « être » peut-on déceler sous le paraître ? Des qualités certes, mais selon La Rochefoucauld elles sont fausses. Mais encore des défauts ; le premier coup de pinceau dépeint un personnage léger : « *l'humeur facile, de la docilité et de la faiblesse à souffrir les plaintes et les reproches de ses amis* » (l. 3-4). Quand il suscite des désordres, c'est « *sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir* » (l. 7)). Il n'a pas mis en danger Mazarin, car « *il n'a pensé qu'à lui paraître redoutable* » (l. 8). Une autre série de termes expriment un trait qui irrite particulièrement La Rochefoucauld : *la paresse* (l. 11), *l'oisiveté* (l. 15), *nonchalance* (l. 17), *insensible à la haine et à l'amitié* (l. 22), *incapable d'envie et d'avarice* (l. 23), *inapplication* (l. 24). Ce qu'il condamne surtout, c'est son indifférence. Le tout est résumé dans une formule lapidaire : « ...il s'amuse à tout et ne se plaît à rien » (l. 26), qui forme une fausse antithèse dans la mesure où les deux pronoms contraires *tout* et *rien* ont, si l'on peut dire, le même « contenu ». Elle nous en apprend autant sur Retz que sur La Rochefoucauld, car cette légèreté, cette insouciance sont très éloignées de la nature du moraliste et suscitent son aversion.

b. Points et contrepoints : un montage subtil :

Le portrait ne pouvait pas être seulement négatif ni se réduire à un pamphlet ; quand on le compare à l'autre portrait reproduit dans l'édition Garnier des *Maximes* (p. 243, note 12), on s'aperçoit que, s'il est plus sévère, il comporte de nombreux points positifs. Mais avec un art consommé, La Rochefoucauld les corrige ou les annule.

Ainsi, la première phrase commence en éloge : « Paul de Gondi (...) a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit... » et s'achève en critique, avec une construction dont nous reparlerons, car il l'utilise plusieurs fois : « et plus d'*ostentation que de vraie grandeur de courage*. » Le schéma est répété dans la phrase suivante : « Il a une mémoire extraordinaire ; plus de force que de politesse dans ses paroles ». Nous retrouvons régulièrement ce système de point-contrepoint : ligne 10-11 : *hardiesse* ≠ *paresse* ; l. 12-13 : *il a conservé l'archevêché contre la puissance du cardinal Mazarin* ≠ *mais (...) il s'en est démis sans connaître ce qu'il*

faisait ; l. 15 : *sa conduite a toujours augmenté sa réputation ≠ Sa pente naturelle est l'oisiveté* ; l. 15-17 : *il travaille néanmoins avec activité ≠ il se repose avec nonchalance* ; l. 17-19 : *il a une grande présence d'esprit ≠ il sait tellement tourner à son avantages les occasions que la fortune lui qu'il semble qu'il les ait prévues et désirées*.

La Rochefoucauld a recours encore à des constructions qui dévalorisent Retz : d'abord la construction comparative *plus X que Y* où X est toujours négatif : *plus d'ostentation que de vraie grandeur* (l. 1-2), *plus de force que de politesse* (l. 2-3), *son imagination lui fournit plus que sa mémoire* (l. 20). Il utilise aussi la construction *sans* + infinitif qui a le désavantage de montrer Retz comme un irresponsable : *il paraît ambitieux sans l'être* (l.4-5), *il a suscité les plus grands désordres de l'État sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir* (l. 6-7), *il s'en est démis sans connaître ce qu'il faisait*¹, *et sans prendre...* (l. 13), une autre construction négative : *bien loin de se déclarer ennemi du cardinal Mazarin...* (l. 6-7) ou la concession : *il est insensible à la haine et à l'amitié, quelques soins qu'il ait pris de paraître...* (l. 22-23).

Le moraliste laisse aussi à son lecteur le soin de choisir entre deux motivations opposées : *soit par vertu, soit par inapplication* (l. 23-24). Ou bien la contrepartie négative apparaît bien après la qualité : « Il a une mémoire extraordinaire » (l. 2) est corrigé par « son imagination lui fournit plus que sa mémoire » (l. 20). Si « Il a su néanmoins profiter *avec habileté* des malheurs publics pour se faire cardinal » (l. 9-10) peut être à la rigueur tenu pour un compliment, ce n'est plus le cas de l'ironique « il évite *avec adresse* de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère connaissance de toutes choses » (l. 26-27).

C'est dans la dernière phrase, conclusion épigrammatique, que ce jeu de point-contrepoint est le plus efficace : deux actes qu'on pourrait croire dictés par la vertu sont présentés comme le résultat de situations sur lesquelles Retz n'a guère de prise : « il quitte la cour où il ne peut s'attacher » (*il ne peut = il ne parvient pas malgré ses efforts*), « et il s'éloigne du monde qui s'éloigne de lui » dont l'espèce de chiasme, renforcé par la répétition du verbe, annule ce que pouvait avoir de positif le premier membre.

Dans ce texte le moraliste fait preuve d'une parfaite maîtrise de l'art du portrait qui démolit l'adversaire : tout en conservant un ton de politesse, qualité qu'on lui reconnaissait, il sait lancer la pointe assassine, dévoiler ce qu'il présente comme une réalité peu glorieuse sous les belles apparences et s'il concède sans mauvaise grâce des points positifs, il les détruit avec habileté.

*
* *

Au défi lancé par La Rochefoucauld, le cardinal de Retz se devait de réagir ; il a répliqué par un portrait du moraliste, qui figure dans la célèbre galerie de portraits qui répond à l'attente de la destinataire des *Mémoires*, sans doute Mme de Sévigné². Le texte figure dans la deuxième partie (11 janvier 1649).

Cette galerie qui doit présenter « les tableaux des personnes que vous verrez plus avant dans l'action » (*Mémoires* I, p. 371) compte 17 portraits de longueur inégale. Celui de La Rochefoucauld est le onzième ; il suit (ce n'est pas un hasard) celui du prince de Conti et précède celui de Mme de Longueville. Cet « arrêt sur image » qui interrompt la relation des événements de 1649 prend place immédiatement après une jolie anecdote : nous sommes le 11 janvier 1649 à l'Hôtel de Ville, dans la chambre de Mme de Longueville toute pleine de dames. Quelques frondeurs sont présents. Retz raconte (p. 370) : « Noirmoutier me dit : « Je

1. En 1662. Mais en réalité Retz a négocié âprement sa démission (note de l'édition Garnier des *Maximes*, p. 242).

2. « Je sais que vous aimez les portraits », dit-il à sa destinataire (*Mémoires* I, éd. Garnier, p. 371).

m' imagine que nous sommes assiégés dans Marcilly³. — Vous avez raison, lui répondis-je : Mme de Longueville est aussi belle que Galathée ; mais Marcillac (M. de la Rochefoucauld le père n'était pas encore mort) n'est pas si honnête homme que Lindamor⁴. ». Le propos aurait été rapporté au futur duc et Retz ajoute : « Je n'ai pu jamais deviner d'autre cause de la première haine que M. de la Rochefoucauld a eue pour moi. » Que cet incident soit vrai ou faux, Retz tient à montrer déjà un adversaire rancunier, dont l'amour-propre a été blessé, une manière comme une autre de minimiser les propos de La Rochefoucauld à son sujet.

Le portrait que trace Retz semble confirmer le jugement de La Rochefoucauld sur lui : « plus de force que de politesse dans ses paroles ». Si plusieurs lectures du portrait de Retz par La Rochefoucauld sont nécessaires et permettent d'apprécier l'art raffiné du moraliste, ici les procédés de Retz apparaissent du premier coup et apparentent le portrait à la caricature. Le ton de l'ensemble est péremptoire. On peut dire que tout le texte est à l'image de la formule lapidaire qui l'ouvre et que nous étudierons plus tard : « Il y a toujours eu du je ne sais quoi en tout M. de la Rochefoucauld » : d'une part, sur le plan du contenu, Retz accumule les reproches à l'égard de son adversaire à qui il reconnaît peu de qualités ou des qualités peu valorisantes, d'autre part, il use d'une rhétorique redoutable pour porter au duc des coups imparables.

1. Retz parvient à ce paradoxe de « décrire » La Rochefoucauld en n'utilisant que des tournures négatives. Répliquant au duc qui voyait en lui un homme superficiel et velléitaire qui n'a pas pu ou même voulu affronter Mazarin, il veut donner de La Rochefoucauld l'image d'un incapable, d'un raté, d'un homme irrésolu, peu compréhensible, qui n'a pas su se connaître lui-même ni choisir la voie où l'appelaient ses qualités ou ce qui pouvait passer pour tel.

Son incapacité générale est résumée dès les premiers mots, dans un énoncé qui demande une explication : « Il a voulu se mêler d'intrigue, dès son enfance, et dans un temps où il ne sentait pas les petits intérêts, qui n'ont jamais été son faible ; et où il ne connaissait pas les grands, qui, d'un autre sens, n'ont jamais été son fort ». Trop jeune quand il a été tenté par l'intrigue, La Rochefoucauld n'avait pas encore l'intuition nécessaire dans le seul domaine où il pouvait s'affirmer (*qui n'ont jamais été son faible, c-à-d. son point faible*), les intrigues médiocres, limitées, mais il était trop inexpérimenté pour affronter les problèmes et les manœuvres politiques, pour lesquels de toute façon il n'était pas doué (*qui n'ont jamais été son fort*). Nous reviendrons sur la double antithèse et la quadruple négation qui enferment, en quelque sorte, La Rochefoucauld dans une forme d'impuissance.

Les « explications » que feint de donner Retz de cette forme de paralysie ajoutent des touches peu flatteuses : un esprit limité et « myope » (« il ne voyait pas même tout ensemble ce qui était à sa portée » (l. 6), « le défaut de sa pénétration » (l. 8)) ; une imagination faible (l. 10). Le défaut le plus grave sans doute est l'irrésolution ; le mot est employé trois fois en quelques lignes volontairement. Le texte de Retz à cet endroit exige une attention particulière ; l'irrésolution, dit-il, « n'a pu venir en lui de la fécondité de son imagination, qui n'est rien moins que vive. Je ne la puis donner à la stérilité de son jugement ; car, quoiqu'il ne l'ait pas exquis dans l'action, il a un bon fonds de raison » (l. 9-12) La seconde phrase peut être mal interprétée : Retz ne veut pas dire que le jugement de La Rochefoucauld est stérile, mais il établit un parallélisme entre son imagination et son jugement : pas plus que la première n'est féconde, le second n'est stérile. Est-ce alors une sorte de compliment qu'il lui fait ? La suite du texte nous détrompe : le jugement n'est pas excellent (c'est le sens d'*exquis*), Retz reconnaît tout au plus à La Rochefoucauld une forme de bon sens. Somme toute, ce qu'il

3. Capitale imaginaire du royaume de Galathée dans *L'Astrée*.

4. Amoureux de la reine Galathée.

lui enlève sur le plan qualitatif (*exquis*), il le lui concède sur le plan quantitatif, mais réduit au minimum (*un bon fonds de raison*).

Le comble, c'est que l'irrésolution que Retz attribue à La Rochefoucauld va de pair avec l'impulsivité : « sa pratique qui a toujours été de chercher à sortir des affaires avec autant d'impatience qu'il y était entré » (l. 17-18). Et cette faiblesse entraîne en chaîne les suivantes : « Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très soldat » (l. 13) ; ce reproche est très dur, car La Rochefoucauld était un capitaine très brave ; mais par l'opposition *guerrier/soldat* Retz lui dénie les qualités de chef de guerre, tout en lui concédant celles d'un bon combattant. Son irrésolution a une deuxième conséquence : « il n'a jamais été bon homme de parti » (l. 14-15), qui rejoint les dénégations des premières lignes. Une dernière conséquence, mais pas la moindre quand il s'agit de La Rochefoucauld : « Il n'a jamais été, par lui-même, bon courtisan ». *Par lui-même* doit être relevé : l'expression implique une forme d'activité, de volontarisme qui sont contradictoires avec l'irrésolution. Retz introduit donc une opposition entre cette phrase et la conclusion : « ...passer, comme il l'eût pu, pour le courtisan le plus poli qui eût paru dans son siècle ». *Passer pour* suggère *passif* et *passivité*.

Retz, avec une grande habileté, exploite aux dépens de La Rochefoucauld une notion très familière au XVII^e siècle : le *je ne sais quoi*⁵. C'est le premier trait que lui attribue le cardinal dans une phrase qui claque sèchement : « Il y a toujours eu du je ne sais quoi dans tout M. de La Rochefoucauld ». Dans les conversations des précieux ou dans les textes à prétentions psychologiques, le *je ne sais quoi* désigne des attributs indéfinissables, et surtout positifs : en quelque sorte du charme. Sous la plume de Retz il devient une condamnation sans appel : La Rochefoucauld apparaît sous les traits d'un homme incompréhensible ; ce *je ne sais quoi* brouille une image largement négative et fait bien sentir le mépris dans lequel le tient son adversaire, qui n'hésite pas à dire trois fois qu'il n'arrive pas à expliquer les insuffisances de La Rochefoucauld (*je ne sais pourquoi, je ne sais même à quoi..., quoique nous n'en connaissions pas la cause*).

Après avoir attaqué l'homme, Retz s'en prend à l'auteur des *Maximes* : celles-ci « ne marquent pas assez de foi en la vertu ». Le cardinal fait bien sûr allusion au pessimisme de La Rochefoucauld qui voit dans l'amour-propre le principal moteur des actions humaines. Il semble en outre que l'expression *pas assez de foi* soit une réponse à l'accusation de La Rochefoucauld contre lui : « peu de piété, quelques apparences de religion ».

Cet être irrésolu, peu compréhensible, nous est peint dans un cadre précis, mais étroit, que la Fronde a favorisé, celui des intrigues, des affaires, en particulier des affaires de la cour : *intrigue(s), affaire(s)* sont des mots qui reviennent avec régularité. Et pour finir, Retz, dans les dernières lignes, qui, comme dans le portrait que trace de lui La Rochefoucauld, constituent une conclusion peu flatteuse en forme d'épigramme, décrit son adversaire comme un homme timide et sans envergure qui aurait pu s'épanouir dans le seul milieu qui convenait à ses « qualités » : la cour⁶. Mais Retz pense que La Rochefoucauld aurait dû se contenter d'être le courtisan que décrit Balthazar Castiglione (*Le Courtisan*), c'est-à-dire, comme le note Simone Bertière (note 3, p. 374 des *Mémoires*), un modèle stéréotypé, dépourvu des qualités exceptionnelles qui font les hommes supérieurs.

5. Défini, si l'on peut dire, en ces termes par Bouhours : « Il est bien plus aisé de le sentir que de le connaître ; sa nature est d'être incompréhensible et inexplicable ». C'est précisément l'impression que veut donner Retz de La Rochefoucauld.

6. Si *timidité* a une valeur plus forte que maintenant et équivaut à caractère *timoré*, il a aussi le contenu actuel : La Rochefoucauld était en effet un homme mal à l'aise devant un auditoire exigeant, et paralysé par la crainte d'être ridicule, comme le signale Huet (voir l'introduction aux *Maximes*, éd. Garnier, p. XIII).

2. Cette accumulation de défauts qui forment un portrait sévère et certainement injuste de La Rochefoucauld n'aurait été qu'un catalogue ennuyeux sans les effets efficaces d'une rhétorique que Retz maîtrise parfaitement.

Pour décrire un personnage que le cardinal voit inconsistent, y a-t-il un meilleur moyen que la négation ? nous ne comptons pas moins de 17 propositions négatives, proportion considérable dans un texte de 33 lignes. À cela s'ajoutent soit des préfixes négatifs (*irrésolution*, l. 9, *impatience*, l. 18), soit des expressions équivalentes : *le défaut de sa pénétration*, l. 8. L'effet est ravageur : l'adversaire est proprement démoli, réduit à néant.

Notons entre autres le retour à intervalles réguliers de l'adverbe *jamais* (l. 3, 13, 14), qui alterne avec son contraire, mais sémantiquement voisin, *toujours* (l. 1, 14, 18). (*jamais*, c'est *toujours* inversé par la négation.. La combinaison des deux adverbes donne l'impression d'une paralysie générale et permanente.

Pour convaincre son lecteur ou sa lectrice, Retz n'hésite pas à se répéter : ainsi quand il reprend trois fois en quelques lignes le mot *irrésolution* (l. 9, 12), ou quand il aligne des phrases de même structure : « Il n'a jamais été capable d'aucune affaire » (l. 4), « il n'a jamais été guerrier » (l. 13), « Il n'a jamais été, par lui-même, bon courtisan » (l. 13-14), « Il n'a jamais été bon homme de parti » (l. 14-15). Les quatre phrases contiennent les quatre occurrences de *jamais*.

Retz utilise également à plusieurs reprises la proposition concessive introduite par *quoique* : l'utilisation répétée de cette restriction contribue à donner une impression de doute, d'embarras devant un être difficile à cerner. Dans un exemple, *quoique* va dans le même sens que l'expression *je ne sais quoi* : « quoique nous n'en connaissions pas la cause » (l. 12-13) ; ou bien la concessive souligne ce qu'il peut y avoir de paradoxal, voire de contradictoire en lui : « Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très soldat » (l. 13), « Il n'a jamais été, par lui-même, bon courtisan, quoiqu'il ait toujours eu bonne intention de l'être » (l. 13-14), « Il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé » (l. 14-15). La dernière concessive a pour effet de détruire le contenu de la principale : « quoiqu'il ne l'ait pas exquis dans l'action, il a un bon fonds de raison » (l. 11-12).

L'usage des pronoms personnels mérite un examen : *il* est majoritaire, ce qui est normal dans un portrait ; *je* et *me* interviennent logiquement quand Retz porte un jugement ; on peut négliger le *je* de *je ne sais quoi* (l. 1). Systématiquement la première personne du singulier apparaît dans des clauses où le cardinal fait part de son prétendu embarras : « et je ne sais pourquoi » (l. 4), « mais je ne sais même à quoi attribuer cette irrésolution. » (l. 9), « Je ne la puis donner à la stérilité de son jugement ; » (l. 10-11). Nous relevons également deux *nous* : « Nous voyons les effets de cette irrésolution, quoique nous n'en connaissions pas la cause. » Pourquoi *nous* ? Retz en bon orateur associe son lecteur, ou plutôt sa lectrice, à son entreprise de critique systématique, surtout si comme on le pense généralement c'est Mme de Sévigné. Il cherche ainsi à gagner sa complicité.

Le texte est essentiellement écrit aux temps du passé de l'indicatif : passés composés et imparfaits dominant. Le passé composé est presque toujours accompagné des adverbes *toujours* et *jamais*, ce qui confère aux phrases une valeur de vérité générale (« Il y a toujours eu du je ne sais quoi en tout M. de La Rochefoucauld », « Il n'a jamais été capable d'aucune affaire », etc.). Donc, c'est un temps qui englobe, si l'on peut dire, le présent. Mais Retz n'hésite pas à l'accompagner de l'imparfait, c'est-à-dire, dans une description, un temps du passé bien révolu ; aussi La Rochefoucauld, encore bien vivant, apparaît-il comme un homme du passé. L'autre mode est le subjonctif, normal dans les concessives, mais surtout les trois plus-que-parfaits du subjonctif de la conclusion qui sont des irréels du passé : *eût mieux fait*, *eût pu*, *eût paru*. Ils ont un effet très dévalorisant : homme négatif, homme du passé, La Rochefoucauld est aussi l'homme qui n'a même pas eu la vie qui correspondait le mieux à ses qualités d'« honnête homme ».

Ce portrait est une réplique : il faut donc s'attendre à trouver des coups portés en riposte. La Rochefoucauld reconnaît-il à Retz de l'« étendue d'esprit » ou de la « présence d'esprit » ? il se découvre face à son adversaire et Retz en profite : « Sa vue n'était pas assez étendue. » Plus loin il est question de « son défaut de pénétration ». Le moraliste lui accorde de l'imagination, qui « lui fournit plus que la mémoire », Retz au contraire lui trouve une imagination « rien moins que vive ». Un autre procédé est ce qu'on peut appeler « la réponse du berger à la bergère » : La Rochefoucauld présente Retz comme un faux homme politique, qui n'a pensé qu'à être redoutable à Mazarin ; le cardinal lui retourne le compliment : « Il n'a jamais été un bon homme de parti ».

Retz a particulièrement soigné l'entrée en matière qui est constituée d'une phrase sèche et cinglante, et la conclusion qui est venimeuse : tandis que La Rochefoucauld commence son portrait sur un ton qui se veut aimable, dans une phrase où le nom de son adversaire, suivi de l'énoncé de sa fonction, est sujet : « Paul de Gondi, cardinal de Retz, a beaucoup d'élévation », le ton de la première proposition du portrait fait en réponse est très dur : le nom de La Rochefoucauld est complétement circonstanciel d'une tournure impersonnelle, *il y a toujours eu*. Le nom propre devient presque un nom commun par l'emploi de l'adjectif indéfini *tout*. Il y a deux accents sur *toujours* et sur *tout* : ce qui donne, avec l'assonance et la parenté sémantique, une impression de martèlement. Le fin épigrammatique est la seule longue phrase du texte (cinq lignes), se présentant comme l'aboutissement d'une réflexion sur la personnalité de La Rochefoucauld. Retz adopte le ton de l'analyse, mais accumule les expressions blessantes, rappelant le peu de pénétration de son adversaire (« il eût beaucoup mieux fait de se connaître⁷ »), l'abaissant par les deux verbes *se réduire* et *passer pour*, insistant par le triple emploi du plus-que-parfait du subjonctif sur sa vie ratée et exprimant tout son mépris par l'hyperbole ironique *le courtisan le plus poli qui eût paru dans son siècle*. Le portrait laisse la place à une image virtuelle, qui plus est, appartenant au passé.

*
* *

Dans ces deux portraits, les deux « retraités », arrivés à l'heure des bilans, se reprochent mutuellement d'avoir raté leur carrière ; le cardinal Mazarin, le vainqueur de la Fronde, théâtre de leurs exploits, les a définitivement plongés dans l'ombre. Le coadjuteur, par ses manœuvres, est devenu cardinal, mais il n'avait pas l'envergure d'un successeur possible de Mazarin. Son adversaire, soldat courageux, grand seigneur téméraire, n'a pas réussi, tel le Cid, à se couvrir de gloire⁸.

Les deux textes mettent en lumière aussi l'opposition entre deux tempéraments antagonistes : malgré ses attaques, La Rochefoucauld laisse voir dans ces lignes les qualités que tout le monde lui reconnaissait et dont il dénonce l'absence chez son adversaire : la politesse, la loyauté, les scrupules, le sérieux. Retz, « insensible à la haine et à l'amitié », selon le moraliste, a saisi l'occasion pour répondre par un portrait au vitriol, où il se révèle moqueur, blessant, désireux dans son mépris d'humilier le grand seigneur en soulignant ses faiblesses. La Rochefoucauld prétend qu'il « s'amuse à tout » ; Retz dans sa réponse s'amuse peut-être, mais le jeu est assassin.

Monique Kantorow

7. Critique sévère à l'égard d'un moraliste qui se vantait de « donner au public un portrait du cœur de l'homme » (*Avis au lecteur, Maximes*, p. 267).

8. La Rochefoucauld décrit dans un passage de ses *Mémoires* cité par Truchet dans l'introduction aux *Maximes* (p. XII) son état d'esprit quand il tenta d'enlever Anne d'Autriche : « Je puis dire qu'il (le plan d'enlèvement) me donna plus de joie que je n'en ai jamais eu de ma vie ; j'étais en un âge où on aime à faire des choses extraordinaires et éclatantes. »